

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLÉON I^{ER}

Raconté par un vieux Soldat.

CHAPITRE XLV

1815

L'Empereur appliqua le même calcul à la ville de Lyon, qui, également appuyée par ses deux fleuves, protégée par une armée de vingt cinq milles et par une population dès longtemps aguerrie à un siège, eût encore compté sur les talents du maréchal Suchet, ayant soixante mille hommes sous ses ordres.

Ce plan, suivant lequel l'ennemi, forcé de bloquer ou d'observer près de cinquante forteresses, fût devenu trop faible contre Paris et contre Lyon, méritait sans doute la préférence, après le projet que Napoléon avait voulu exécuter dès les premiers jours de son arrivée, projet qui consistait comme je l'ai dit, à surprendre les soldats de la coalition, non dans leurs bivouacs, mais dans leurs cantonnements du Rhin et de la Belgique.

La résolution d'une attaque imprévue et soudaine rejetée, Napoléon regardait le parti de rester sur la défensive comme le meilleur, mais tous les hommes appelés à avoir une opinion lui représentèrent qu' aussitôt que quelques départements seraient envahis, le découragement se mettrait partout, et que la Chambre des représentants donnerait elle-même le signal de la défection.

Contrarié dans ses idées, l'Empereur adopta alors la proposition de prévenir les alliés, qui ne pouvaient être prêts que le 15 juillet, et d'ouvrir la campagne le 15 juin. Il n'avait affaire qu'à l'armée anglo-hollandaise et à l'armée prusso-saxonne, dans un pays ami, en Belgique, dont l'armée recruterait la sienne si l'ennemi était vaincu. Il se portait alors sur l'Alsace, ralliait à son



aigle victorieuse le corps de Rapp, et il allait fermer les Vosges aux armées russe et autrichienne.

Ce projet l'emporta, malgré la conviction de Napoléon. Pour comble de malheurs, la Vendée s'insurgea, et il fallut détacher vingt mille hommes de l'armée de Flandre, sous les ordres du général Lamarque, qui eut la mission de réduire les Vendéens, armés et soldés par l'Angleterre.

Ce plan de campagne arrêté, et l'ouverture des hostilités fixée au 15 juin, la garde impériale partit le 8 de Paris, à marches forcées, pour Avesnes : tous les autres corps de l'armée étaient également en mouvement vers Maubeuge et Philippeville. Dans la nuit du 11 au 12, Napoléon quitta la capitale, chargé de la responsabilité de tous les périls, et de celle, plus forte encore, de toutes les trahisons.

CHAPITRE XLVI

1815

Batailles de Ligny et de Waterloo. — Retour de Napoléon à Paris.

WELLINGTON avait son quartier général à Bruxelles ; son armée, qui présentait une masse de cent quatre

mille combattants, campait autour de Gand, de Nivelles, de Genappe et de Soignies.

Blücher, à la tête de cent vingt mille hommes, était à Namur ; ses cantonnements, appuyés à la gauche des Anglais, occupaient les environs de Ham, de Charleroi et de Fleurus, rendez-vous général de ses troupes. Un bataillon, détaché à Frasmes par la brigade placée à Genappe, formait le seul point de liaison entre les deux armées.

Trop faible pour les affronter à la fois, Napoléon dut adopter le parti de les battre séparément. Il avait calculé, d'après la position de Wellington et de celle de Blücher, qu'il leur fallait au moins deux jours pour faire leur jonction et agir sur le même champ de bataille ; et dès lors la possibilité d'une double victoire lui avait paru probable. Restait à choisir entre deux opérations offensives.

Assaillir de front les Anglais pouvait être dangereux, et même n'aboutir, en cas de succès, qu'à amener la réunion des ennemis. Napoléon résolut d'attaquer la tête des colonnes de l'armée prussienne, de percer leur ligne à Charleroi, et d'ouvrir entre elles tout l'espace de Namur à Bruxelles. Il s'était déterminé par de puissantes raisons.

Napoléon avait bien exécuté ce qu'il avait bien conçu : l'armée, forte de cent vingt-deux mille quatre cents